

« À propos de la demoiselle qui pleurait »

Marie-Ange Depierre

Numéro 46, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Depierre, M.-A. (1988). Compte rendu de [« À propos de la demoiselle qui pleurait »]. *Jeu*, (46), 190–192.



À propos de *la demoiselle qui pleurait*, d'André Jean, dans une mise en scène de René Richard Cyr, au Centre national des Arts. Photo : René Binet.

«à propos de la demoiselle qui pleurait»

Texte d'André Jean. Mise en scène : René Richard Cyr; décor : Danièle Lévesque; costumes : Richard Lacroix; éclairages : Claude Accolas; musique : Christian Thomas. Avec Francine Ruel, Normand Lévesque, Lise Roy, Anne Dorval, Marc Bertrand, Élise Guillbault, Claire Faubert, Robert Bellefeuille, Paul Latreille, Vincent Houdet et Marie-Denyse Daudelin. Production du Théâtre Français du Centre national des Arts, présentée du 15 janvier au 13 février 1988.

un rendez-vous manqué

Dès le début de la pièce, le spectateur est confronté à la masse d'un décor allégorique : dans le fond de scène lui fait face une imposante falaise blanche, trouée d'une brèche noire. Trou vaginal de la naissance mais aussi faille dans ses origines et trou de mémoire, ce décor de Danièle Lévesque (on se souvient de celui qu'elle a signé pour *la Médée d'Euripide* de Marie Cardinal au T.N.M.) présidera à tous les événements de la pièce construite en une succession de petits tableaux, à la limite du vidéo-clip, qui ponctuent une quête et une enquête.

Quête de la mère naturelle de la part d'une jeune femme, Geneviève qui, dès la première scène où elle est représentée petite fille jouant dans le sable devant la falaise-écran, aura la révélation de son adoption par sa mère adoptive. Mais dans cette quête des origines, Geneviève se dissout, disparaît, et il s'ensuit une enquête quasi policière de la part des personnages qui gravitaient autour d'elle : le père adoptif, une amie, l'ami, les deux mères et un autre adopté.

Ces personnages principaux sont entourés d'une kyrielle d'autres (les parents adoptifs de René, le frère-miroir de Geneviève, une travailleuse sociale, une infirmière, une compagne de travail, un policier, un optométriste, un médecin...), qui agissent comme des témoins de l'existence de la disparue, des points de rencontre de son histoire. Mais le nombre excessif de tous ces personnages — dont certains frisent une

stéréotypie insupportable (entre autres le policier et la vendeuse de bijoux) — fait glisser le propos si universel de la pièce — cette quête de ses origines — à un niveau purement anecdotique parsemé de sketches où surabondent les effets de réel : coups de téléphone, longues explications narratives qui limitent les acteurs à une performance gestuelle engoncée et très pauvre. Seule Francine Ruel dans le rôle de la mère naturelle s'en tire dans un jeu retenu dont l'authenticité émeut. Le rôle de la petite Geneviève, interprété par Julie Bergeron (en alternance avec Rachel Lavergne), est aussi le fait d'un jeu sobre et intelligent, qui ne tombe pas dans le piège de la mièvrerie infantile.

À cette pléthore de personnages s'ajoute un jeu de reduplication et de miroirs : la fille adoptée a son double, René, le fils adopté, qui la qualifiera de «négatif de sa propre photo»; la recherche de la mère est évoquée par la théorie de trois femmes habillées des mêmes costumes et qui se déplacent lentement, gravement sur la scène; l'image du père est elle aussi triplée de la même façon. L'ensemble constitue une métonymie du désir qui renvoie toujours à un ailleurs et à un autre, mais aussi un jeu d'images fragmentées de la mémoire, convoquée dans des flashes-back où la première scène de la petite fille sur le rivage fait retour de façon obsédante.

Les références au sens de la vue règnent en maître dans cette quête : dès le début de la pièce, Geneviève enfant trouve dans le sable des lunettes qu'elle attribue à une personne noyée; elle passera un examen de la vue chez un optométriste qui lui prescrira des lunettes. René, son double, l'adopté, a le désir de faire agrandir une vieille photo où se trouverait sa mère naturelle. Une fois qu'il aura l'agrandissement en main, il ne cessera de le scruter, peut-être afin d'y apercevoir pour la première fois le visage de sa mère. Après plusieurs années où il l'avait «perdue de vue», René voit Geneviève faire de l'auto-stop dans les rues de Montréal...

Mais tous ces signes pèchent par excès, et leur redondance finit par agacer le spectateur plutôt que d'éveiller son intérêt. Peu à peu, la pièce s'avère manquer de subtilité, ingrédient nécessaire quand on aborde un sujet aussi grave que celui de l'adoption.

La recherche d'identification de la part du public (expressions-clichés, rôles stéréotypés) n'aboutit qu'au retrait de celui-ci, qui se défend des images sociales qu'on lui propose à foison. La trame même de l'histoire est étouffée dans un pathos thématique qui semble sacrifier à un déjà-vu psychosociologique typiquement québécois : le rendez-vous mère-fille est manqué, car la mère, ayant peur de ses émotions (dit-elle), ne veut pas se signaler à sa fille et décide de ne pas porter la couleur de vêtements demandée afin que celle-ci la reconnaisse dans une grande station d'autobus.

La suite est prévisible : la fille enceinte se voyant abandonnée de mère décide d'avorter et se suicide en sautant du pont Jacques-Cartier (morbide couleur locale). Le père adoptif, bonasse, veuf pas trop futé, n'a pas compris grand-chose à sa fille adoptive et à toute l'histoire, et c'est dans une église, ce haut lieu de l'histoire québécoise catholique (évoquée par l'image de flammes de cierges projetée sur la falaise-écran), qu'il rencontrera la mère naturelle. Instant sacré.

À la fin de la pièce, René, l'adopté (la reconnaissance dans l'adoption est plutôt redondante dans le choix de ce prénom), ne peut que tourner en rond sur le fauteuil d'examen en regardant désespérément dans les lunettes d'optométrie. Que cherche-t-il? La mère? Soi-même? Un sens à toute cette histoire?

La dernière image projetée sur la falaise fendue est celle de l'eau du fleuve qui engloutit tout, même la recherche des origines. Le mouvement de la pièce ne se veut pas celui de la spirale ascensionnelle mais celui du cercle qui se referme. La scène finale n'a plus qu'à montrer la première

scène : dans le sable, la petite fille qui a trouvé les lunettes attribuées à une personne noyée les enterre, en disant, triomphante : «disparues!»

Oui, tout a disparu de cette tentative de quête de soi-même et de l'autre, et on sort en se demandant si on en finira un jour de ce ressassement du manque d'inscription, du manque de rencontre, du trou de mémoire, de l'abandon maternel, bref, du manque de vie pour le triomphe de la mort. Dans la pièce d'André Jean, on est particulièrement bien servi, puisque abandon, décès, avortement et suicide se suivent.

Mais peut-être aurait-il été plus difficile de mettre en scène une vraie rencontre, une rencontre qui a lieu, qui se dit, qui se parle et qui s'actualise. Car après la rencontre, après le nouveau, qu'est-ce qu'on fait?

marie-ange depierre

«la société de métis»

Texte de Normand Chaurette. Mise en scène : Joseph Saint-Gelais; régie et assistance : Roxanne Henry; scénographie : Marcel Dauphinais; costumes : François Saint-Aubin; éclairages : Claude Cournoyer; maquillage : Marielle Lavoie; coiffure : Réjean Coderre; choix musical et interprétation au piano : Joseph Saint-Gelais. Avec Monique Lepage (Zoé), Louise Bombardier (Paméla), Denis Brassard (Octave) et Julien Poulin (Casimir). Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée du 23 septembre au 17 octobre 1987.

regardés par des portraits

«*La Société de Métis?* Il fallait qu'elle soit montée, cette pièce qui hantait «le milieu» depuis quatre ans. Et qui ne le hantait pas pour rien : elle joue avec le plus grave et le plus futile.» Je cite Robert Lalonde, nouveau directeur du Théâtre d'Aujourd'hui. *La Société de Métis* était le premier spectacle de la première saison de l'ère Lalonde, si je ne m'abuse : on comprend qu'il ait voulu